Une espérance révolutionnaire en Moravie. L'imaginaire politique et philosophique de trois curés francophiles (1790-1803)

*Revolutionary hope in Moravia. The Political and Philosophical thought of
three Francophile priests (1790-1803)*

Daniela Tinková

Traducteur : Benoit Meunier et Daniela Tinková

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12506>
DOI : 10.4000/ahrf.12506
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012
Pagination : 103-130
ISBN : 978-2-200-92762-2
ISSN : 0003-4436

RÉFÉRENCE ÉLECTRONIQUE

Daniela Tinková, « **Une espérance révolutionnaire en Moravie. L'imaginaire politique et philosophique de trois curés francophiles (1790-1803)** », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 370 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12506> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12506>

UNE ESPÉRANCE RÉVOLUTIONNAIRE EN MORAVIE. L'IMAGINAIRE POLITIQUE ET PHILOSOPHIQUE DE TROIS CURÉS FRANCOPHILES (1790-1803)¹

Daniela TINKOVÁ

La présente « étude de cas » se propose d'examiner, à partir d'une correspondance privée exceptionnellement riche, le cas de trois jeunes prêtres de Moravie du Sud ayant fait, au début du XIX^e siècle (1803), l'objet d'une vaste enquête policière pour leurs sympathies envers la Révolution française, ou, selon les termes de l'époque, pour leurs « dangereux principes séditieux, anticléricaux et immoraux ». Il s'agit d'abord d'une contribution à la problématique du « retentissement » de la Révolution française dans les pays habsbourgeois au temps de la « chasse aux Jacobins », qui permet d'approcher les sources d'informations sur les événements et les idées révolutionnaires accessibles dans la campagne morave, située entre les centres intellectuels de Vienne et de Brno ; mais il s'agit aussi d'entrer dans la vie d'une génération d'ecclésiastiques libéraux et cultivés, formés dans l'esprit du Joséphisme et des Lumières tardives, qui durent pratiquer leur prêtrise dans une atmosphère politique et spirituelle conservatrice et chargée de suspicion. L'article permettra également d'attirer l'attention sur certains traits du travail des policiers et des enquêteurs dans cette période tendue, et sur les modalités d'un « procès » contre des ecclésiastiques.

Mots-clés : répercussions-retentissements de la Révolution Française, Moravie, Autriche, joséphisme, Lumières catholiques, Josef Sebastian Lang.

(1) Cet article fait partie du projet de la Grantová agentura Akademie věd České republiky No. IAA801010903.

La présente « étude de cas » se propose d'examiner le cas de trois jeunes prêtres de Moravie du Sud ayant fait, au début du XIX^e siècle, l'objet d'une enquête pour leurs sympathies envers la Révolution française, ou, selon les termes de l'époque, pour leurs « dangereux principes séditieux, anticléricaux et immoraux ». À une époque où la monarchie habsbourgeoise vivait dans la peur de la Révolution française, le crime en question était loin d'être négligeable. Il était d'autant plus grave aux yeux des autorités, que les « coupables » appartenaient à un corps ecclésiastique censé, par ses qualités morales et son orthodoxie politique, protéger le peuple des mauvaises influences.

Nous allons donc tenter de sonder la vie intellectuelle de cette génération de prêtres formés dans l'esprit du Joséphisme et de la fin des Lumières, mais qui durent pratiquer leur prêtrise dans une atmosphère politique et spirituelle radicalement différente. Comment la Révolution française pouvait-elle fasciner ces jeunes ecclésiastiques, et comment ces derniers percevaient-ils un événement d'une telle ampleur ? Nous aimerions également attirer l'attention sur certains traits aussi nouveaux que singuliers du travail des policiers et des enquêteurs dans cette période tendue qu'était l'après-Lumières en Autriche, alors qu'on pratiquait la « chasse aux Jacobins ».

Notre contribution entend traiter la problématique de la réception de la pensée et des idéaux révolutionnaires, sujet d'étude essentiellement présent dans l'historiographie tchèque dans les années 1930 à 1990. Dans l'après-guerre, période particulièrement favorable au traitement de la thématique en question, on dénombre en effet un grand nombre de travaux consacrés à la question du « retentissement » de la Révolution, et dont l'objectif était avant tout de mettre en exergue les sympathies envers celle-ci

². Il nous semble également important de noter le fait que le milieu de la Moravie, dans lequel nous évoluerons, suscitait alors un peu plus d'intérêt de la part des historiens que celui de la Bohême. Ceci est sans doute dû au fait que les événements de l'Histoire de France ont été liés plus intimement à la région de Moravie, et que les conséquences de la Révolution

(2) Cf. notamment František KUTNAR, « Reakce státu v Čechách na Velkou francouzskou revoluci » (« La réaction de l'État en Bohême à la Révolution française »), dans *Český časopis historický* (ČČH) 43, 1937, p. 324-342 et p. 520-542 ; *Ibid.*, « Velká revoluce francouzská v naší soudobé kritice. Příspěvek ke vlivu Velké revoluce » (« La Révolution française dans la critique contemporaine. Contribution à l'influence révolutionnaire »), dans ČČH, 1934, p. 33-79 ; Květa MEJDŘICKÁ, *Čechy a Francouzská revoluce (La Bohême et la Révolution française)*, Prague, 1959 ; Michael VAŇÁČEK, *Francouzové a Morava v době Velké revoluce a koaličních válek (Les Français et la Moravie aux temps de la Révolution française et des Guerres de la Révolution)*, Brno, 1965.

et de ses guerres y sont plus tangibles, constituant également des sources plus abondantes. Comme l'a montré le livre de Jiří Kroupa concernant l'aristocratie morave de la fin de la période des Lumières, la Moravie était alors déjà plus « francisée » que la Bohême³. Les deux métropoles moraves, Brno et Olomouc, étaient le lieu de détention des prisonniers d'État, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Français, dont le général Lafayette⁴ ; dans l'ensemble, de nombreux ressortissants étrangers présentant quelque danger et soupçonnés d'être des « émissaires jacobins » traversèrent la région⁵. Le passage de régiments français à deux reprises, lors des batailles d'Austerlitz, en 1805, et de Znojmo, en 1809, fut l'occasion d'un contact encore plus direct entre la Moravie et la fameuse « escroquerie de la libération française »⁶. Il n'est donc pas tout à fait surprenant que la question de l'impact politique, social et intellectuel de la Révolution française et des guerres napoléoniennes soit sensiblement mieux connu concernant la région de Moravie que celle de Bohême. Toutefois, l'historiographie tchèque et morave ne s'est jusqu'à présent intéressée que de manière marginale à la relation entre le clergé catholique et la Révolution française, du fait, entre autres, que les catholiques, tout comme les aristocrates, ont longtemps été associés à un grand nombre de stéréotypes, notamment aux idées de « réaction » et « d'obscurantisme ».

Le cas isolé que nous avons choisi de traiter ici n'est pas tout à fait inconnu : depuis les années 1880, il a déjà fait l'objet de plusieurs études brèves et partielles⁷, que nous tâcherons ici d'enrichir, entre autres, de

(3) Jiří KROUPA, *Alchymie štěstí. Pozdní osvícenství a moravská společnost 1770-1810* (*L'alchimie du bonheur. La fin des Lumières et la société morave, 1770 - 1810*), Brno, 1986, édition revue et augmentée Brno, 2006.

(4) Milan ŠMERDA, « Lafayetteova internace v Olomouci v letech 1794-1797 a moravská společnost » (« L'emprisonnement de LAFAYETTE à Olomouc entre 1794 et 1797 et ses conséquences sur la société morave »), *Časopis Matice moravské* 95, 1976, p. 245-264.

(5) Voir à ce sujet par exemple l'étude de Zeňka STOKLÁSKOVÁ, « Cizincem na Moravě. Zákonodárství a praxe pro cizince na Moravě (1750-1867) » (« Être étranger en Moravie. Législation et pratique concernant les étrangers en Moravie »), *Matice moravská*, Brno, 2007.

(6) Dušan UHLÍŘ, *Slunce nad Slavkovem* (*Le Soleil d'Austerlitz*), Brno, 1987 et *Bitva u Znojma a válka roku 1809. Sborník přednášek a studií k 200. výročí* (*La Bataille de Znojmo et la guerre de 1809. Recueil de contributions et d'études pour le 200ème anniversaire*), préface de Robert Ouvrard, Akcent, Třebíč, 2009.

(7) Cf. « Eine Bauernrevolt in Luggau », dans *Znaimer Wochenblatt*, 1924, p. 23-26, Eduard KRECHLER, « Nepodařená selská vzpoura » (« L'échec de l'insurrection paysanne »), *Znojmsko*, 24 mars 1971), Jiří SVOBODA, « Lukovská rebelie » (« L'insurrection de Lukov »), *Ročenka Okresního archivu ve Znojmě*, 1991, p. 90-94), Michael VAŇÁČEK, « Obdivovatelé Velké francouzské revoluce mezi kněžstvem na Znojmsku » (« Les admirateurs de la Révolution française parmi le clergé de la région de Znojmo »), *Vlastivědný věstník moravský*, 1958, p. 232-236 ; cf. *Idem*, *Francouzové a Morava v době Velké revoluce a koaličních válek*, Brno, 1965, p. 72-75). L'auteur du présent ouvrage a publié le livre *Jakobíni v sutaně. Neklidní kněží, strach z revoluce a konec osvícenství na Moravě* (*Des*

documents d'archives jamais publiés et restés jusqu'ici « inconnus ». Afin de placer l'épisode en question dans un contexte culturel, social et politique plus large, nous tenterons d'élargir également les recherches antérieures à partir de « nouvelles » sources relativement riches⁸.

L'insurrection de Lukov

Lors du Jour de l'an de 1803, un soulèvement d'ampleur inédite éclate à Lukov u Znojma (Luggau bei Znaim), une petite bourgade de Moravie du sud située près de la frontière autrichienne. Josef Lang, le jeune vicaire du village (il est âgé d'à peine trente-cinq ans), vêtu d'élégants habits civils noirs, monte en chaire dans l'église Saint-Gilles. Après avoir lu les Saintes Écritures, il se déclare nouveau propriétaire du domaine seigneurial de Vranov nad Dyjí (Frain an der Thaya). Il destitue le seigneur local, démet de leurs fonctions le bailli et d'autres fonctionnaires et s'empresse de nommer de nouvelles personnalités à leurs postes. Il libère ensuite ses concitoyens, auxquels il vient de parler du concept de liberté, mais aussi de la corvée et de la gabelle seigneuriale. On entonne le *Te Deum* et les cloches sonnent le tocsin. Son sermon produit une profonde impression sur ses ouailles et ne reste pas sans conséquence. Les habitants de Lukov se soulèvent, refusent d'effectuer la corvée et de payer la gabelle. Personne ne semble douter de l'autorité du nouveau seigneur de Vranov, personne hormis le bailli, Anton Esserl, qui s'efforce en vain de rétablir l'ordre. Mais les habitants soutiennent à l'unanimité leur vicaire, de sorte que le bailli, effrayé, abandonne rapidement et s'empresse d'aller avertir l'administration seigneuriale de Vranov. L'administrateur général, nommé Pikner, dresse un procès-verbal de l'incident et renvoie Esserl exhorter la populace à

jacobins en soutane. Prêtres agités, peur de la révolution et fin des Lumières en Moravie), Prague, Argo, 2011, qui constitue une somme récapitulative de ses recherches.

(8) Notamment les archives du *Gubernium* de Moravie et de Silésie, situé à Brno (Archives Régionales de Moravie (ARM), antenne de Brno, fond B 95 (Gubernium – Prezidium de Moravie et de Silésie)), mais aussi et surtout des fonds du Consistoire et de l'Ordinariat de l'évêché de Brno (ARM de Brno et archives de l'évêché de Brno, antenne de Rajhrad, près de Brno : E 80 Ordinariat épiscopal de Brno et E 82, Consistoire épiscopal de Brno) et des archives de l'archevêché d'Olomouc (ARM d'Opava, antenne d'Olomouc, fonds du Consistoire de l'archevêché d'Olomouc (CAO)). Nous avons également mis à profit les protocoles des conseils conservés aux archives départementales de Znojmo ((Archives nationales départementales (ANP) de Znojmo, Archives de la ville de Znojmo, dép. Registres et manuscrits de la période 1786 – 1945, *Rathsprotokoll in Judicialibus, vom 1 Jänner bis Ende Juny 1803*, et *Rathsprotokoll ..., vom 1 Juli bis Ende Dezember 1803*). Les documents émanant du bureau central de la police (*Polizeihofstelle*) et conservés aux Archives nationales autrichiennes se sont également avérés d'une grande importance (Österreichisches Staatsarchiv, Allgemeines Verwaltungsarchiv (OS-AVA), Vienne. Fonds : *Polizeihofstelle*). Nous avons enfin tiré un certain nombre de renseignements des registres d'état civil et des fonds de domaines seigneuriaux du domaine seigneurial de Vranov (ARM de Brno, F 97, Domaine de Vranov nad Dyjí (DV) 1500-1945).

obéir, après l'avoir muni d'un décret l'autorisant à emprisonner quiconque tenterait de résister. Il met également à sa disposition un fonctionnaire et deux archers. Mais lorsque le bailli revient à Lukov avec ses renforts, il trouve tous les habitants réunis autour du bailli nouvellement nommé, lequel l'accueille par des menaces et des injures. Le fonctionnaire seigneurial s'efforce en vain de lire son appel au calme : les villageois le font taire et se ruent sur lui armés de bâtons, de piques et de hallebardes. Sur ordre du vicaire Lang, ils le battent, ainsi que les deux archers, dont l'un aura les côtes cassées. L'administrateur Pikner, embarrassé, s'en remet aux autorités régionales de Znojmo et demande l'intervention de forces armées. Trois compagnies d'infanterie se mettent alors en route pour Lukov. Treize paysans sont emprisonnés et traduits devant le tribunal criminel de Znojmo⁹.

Le vicaire Lang est détenu d'abord à Znojmo, mais aussitôt, on le fait transférer pour des raisons de sécurité à Brno, au monastère des Frères de la Miséricorde, qui accueille les prêtres souffrant de troubles mentaux. Lors des interrogatoires, Lang affirme avoir été nommé seigneur du domaine de Vranov par l'empereur lui-même, et prétend disposer, comme tout propriétaire d'un domaine, du droit de nommer et de destituer à sa guise les fonctionnaires¹⁰.

Mais pendant ce temps, la cure de Lukov avait fait l'objet d'une fouille minutieuse et livré de surprenantes révélations : on avait en effet trouvé dans l'appartement de Lang une volumineuse correspondance, riche d'un millier de lettres environ, et dont le contenu, loin de prouver un égarement de la part du prêtre, éclairait d'un jour tout à fait nouveau son comportement. Les commissaires régionaux de Znojmo chargés de l'enquête ont tôt fait d'en identifier les principaux auteurs : il s'agit de jeunes prêtres de la région de Znojmo, notamment Jakob Böhm, âgé de trente-huit ans, chargé de la fonction de coordinateur dans le village voisin de Bítov (Vötau), ainsi que d'un ami fidèle de Lang, Jakub Čermák, âgé de trente-deux ans et originaire de Moravské Budějovice (Mährisch Budwitz), alors curé de la paroisse de Horní Slatina (Latein) près de Budíšovice (Butsch), village alors situé à la bordure ouest de la région de Znojmo. Les interrogatoires et la correspondance saisie ont tôt fait de révéler que les jeunes curés non seulement partagent des opinions religieuses et politiques relativement radicales, mais qu'en outre, ils sont liés par une expérience commune : tous ont suivi le Séminaire général (Generalseminarium) de

(9) Cf. ARM de Brno, B 95 (*Gubernium* et *Prezidium* de Moravie et de Silésie), carton 269, id. 389, signet 18, fol. 5, fol. 6 et fol. 42-43.

(10) *Ibid.*, carton 269, id. 389, signet 18.

Hradisko (Hradisch, Gradisch) près d'Olomouc (Olmütz), désormais fermé, et ont été les élèves du philosophe, penseur et philologue tchèque Josef Dobrovský (1753-1829).

Les Séminaires généraux¹¹, fondés à l'initiative de Joseph II et de plusieurs dignitaires de l'Église influencés par les Lumières, furent institués dans douze villes (dont Vienne, Prague, Olomouc, Pressbourg, Pest, Innsbruck, Freiburg, Lvov, Louvain et Pavie) par le rescrit du 12 janvier 1782 et le décret du 30 mars 1783. Il est important de souligner le fait qu'ils furent dégagés de toute compétence des évêchés, et leur création alla de pair avec la suppression des séminaires épiscopaux (et ordinaires) qui servaient jusqu'alors à la formation des clercs dans les diocèses concernés, chose fort mal perçue par certains ecclésiastiques, notamment les évêques eux-mêmes. La fondation de ces Séminaires généraux, destinés à former un clergé loyal envers l'État, traduisait une volonté de créer une véritable « masse » de jeunes prêtres censés véhiculer aussi bien une nouvelle morale religieuse que la volonté de l'État. Joseph II lui-même attendait beaucoup de ces nouveaux pasteurs des âmes, surtout d'un point de vue moral : il exigeait d'eux application, sobriété et vertu. Le prêtre devait être avant tout un pasteur éclairé, un précepteur du peuple, dont il devait constituer un modèle moral. De plus, Joseph II voyait en ces jeunes prêtres des « porte-parole » de l'État appelés à jouer de fait le rôle de médiateurs entre l'État (le souverain) et le bas peuple. Enfin, on exigeait de la part des clercs une formation poussée qui dépassait largement la simple théologie¹². Les chaires devaient donc servir à l'instruction et à l'éducation générales des paroissiens : le prêtre devait être en mesure de transmettre des rudiments de médecine ou de gestion agricole, mais aussi de permettre la naissance d'une certaine forme de conscience civique. C'est également dans cet esprit que le réseau de cures fut renforcé durant le règne de Joseph II : de nouvelles cures furent fondées, surtout aux endroits peu accessibles

(11) Pour le séminaire d'Olomouc : Jan DRÁBEK, *Moravský generální seminář: 1784-1790* (*Le Séminaire général en Moravie*), Loštice, Společenská knihtiskárna, 1946. Quant aux séminaires dans la monarchie des Habsbourg dans son ensemble, voir l'ouvrage désormais classique de Hermann ZSCHOKKE, *Die theologischen Studien und Anstalten der katholischen Kirche*, Wien-Leipzig, 1894.

(12) Kamil ČINÁTL, « Katolické osvícenství a koncept pastorální teologie » (« Les Lumières catholiques et le concept de théologie pastorale »), in *Kuděj. Časopis pro kulturní dějiny* 2, 2000, p. 28-39 ; Ondřej BASTL, « Formování josefínských kněží a otázka generálních seminářů » (« La formation des prêtres jésuites et la question des Séminaires généraux »), dans *Od barokní piety k interiorizaci víry? Problémy katolického osvícenství v českých zemích. Historie-otázky-problémy* 1 (2/2009), Ústav českých dějin FFUK, p. 109-118, ici p. 113-115, et Eduard WINTER, *Josefinismus a jeho dějiny. Příspěvky k duchovním dějinám Čech a Moravy (1740-1848)* (*Le Joséphisme et son histoire. Contribution à l'histoire du clergé de Bohême et Moravie, 1740 - 1848*), version tchèque Prague 1945, p. 126-128, 142 et 153.

depuis la paroisse d'origine, ou éloignés de plus d'une heure de route¹³. Le grand penseur des Lumières tchèques Josef Dobrovský devint recteur du Séminaire général d'Olomouc en 1789, âgé seulement de trente-six ans. Il se montrait sceptique envers les excès du rationalisme, mais ne cachait pas son dégoût des formes diverses que pouvait revêtir le « fanatisme » religieux. Il témoignait également d'un certain dédain pour les faux livres de prières à la sentimentalité baroque. Le fait qu'il ait initié ses élèves à la pensée d'Emmanuel Kant n'était un mystère pour personne. Cependant, les Séminaires généraux ne devaient pas survivre à leur créateur : ils furent abolis en juillet 1790, quelques mois à peine après la mort de Joseph II. La fermeture brusque des Séminaires devait interrompre les études de dizaines d'étudiants, parmi lesquels se trouvaient nos protagonistes. Tous durent terminer leurs études dans les séminaires épiscopaux fraîchement restaurés.

Du plus âgé, Jakob Böhm, on ne sait presque rien : né vers 1765 en Silésie, il est le fils d'un cordier de Bohumín (alors Oderberg). Il entame ses études dans sa région d'origine, puis part étudier la philosophie à Olomouc, ensuite il entre au Séminaire de Hradisko, probablement en 1789. La même année, un autre étudiant, Jakub Čermák, le plus jeune des trois, s'inscrit lui aussi au Séminaire. Nous disposons à son sujet d'informations plus amples, notamment du fait de sa loquacité et sa précision durant les interrogatoires, mais aussi d'une plus grande abondance de sources. Il naît le 18 juillet 1770 à Moravské Budějovice (Mährisch Budwitz), dans la région de Znojmo (Znaimer Kreis), selon toute probabilité dans une famille tchèque. L'état civil précise qu'il est le benjamin de quatre frères ayant repris la charge paternelle de chef-wagonnier, et qu'il a également quatre sœurs. Il étudie la philosophie à Olomouc, où il entre, âgé de dix-neuf ans, au Séminaire général. Celui-ci fermera l'année suivante. Quant au personnage principal de notre récit, Josef Lang, on ne sait presque rien de ses origines, du fait de son silence obstiné lors des interrogatoires. Seuls quelques indices indirects et quelques sources (les registres d'état civil) permettent d'établir le fait qu'il vient au monde le 24 février 1767 dans le pittoresque village viticole de Pavlov (à l'époque Pollau), alors entièrement germanophone,

(13) Rudolf ZUBER, « Osudy moravské církve v 18. století, I. » (« Histoire de l'Église morave au XVIII^e siècle, I. »), *Malice cyrilometodějská*, Olomouc, 1987, p. 187-188, Zuzana ČEVELOVÁ, « Katolicismus kolem roku 1800. Římskokatolický kněz jako příslušník jedné sociální vrstvy, podoby pastorační a její dopad » (« Le catholicisme autour de 1800. Un prêtre de l'Église catholique romaine considéré comme membre d'une classe sociale, les formes de la prêtrise et son impact »), in *Post tenebras spero lucem*, p. 314-322, ici p. 319 ; Eduard WINTER, *Josefinismus*, op. cit., p. 134.

en Moravie du Sud-Est, au sein d'une famille de paysans et de vigneron allemands. Il entre probablement en 1787 au Séminaire général, qui ferme ses portes durant sa troisième et avant-dernière année d'études. Très vite, dès sa dernière année d'études, Lang entre en conflit ouvert avec les autorités religieuses, notamment le consistoire : à l'automne 1790, il est accusé d'avoir rédigé une lettre de doléances relativement critique au *Gubernium* (gouvernement régional) de Moravie et de Silésie, lettre tout à fait hostile à l'archevêché, dans laquelle il décrit la triste condition, notamment d'un point de vue matériel, des anciens élèves du Séminaire général, apparemment victimes d'une négligence volontaire ou involontaire de la part du consistoire. Il est alors condamné à être exclu du séminaire et privé de la possibilité d'être ordonné prêtre. Mais le *Gubernium* prend sa défense, Lang achève heureusement ses études, et il est ordonné prêtre en 1791¹⁴. On peut cependant supposer que le consistoire ne devait jamais oublier cet « excès » (ainsi que sa collaboration avec le pouvoir temporel), et qu'il lui en serait tenu rigueur à la fin de sa courte carrière.

Tandis que Jakob Böhm poursuivait ses études au Séminaire épiscopal restauré, ses deux amis quittaient Olomouc. Jakub Čermák, âgé de vingt et un ans, partit en novembre 1791 pour Vienne, afin de terminer ses études de théologie et y restera jusqu'à son ordination en 1793 ; une chance qui, pour un jeune homme pauvre issu d'une petite ville de Moravie, devait signifier une véritable révolution intellectuelle. Il semble qu'il ait passé deux heures par jour à la bibliothèque universitaire en plus des cours obligatoires. Lors des interrogatoires, il devait plus tard confesser avec candeur qu'il y lisait entre autres des auteurs tels que Montesquieu, Voltaire ou Rousseau. Il fréquentait par ailleurs les cafés, où il avait l'occasion de lire régulièrement de nombreux périodiques qu'il n'aurait jamais pu trouver en Moravie, ou du moins auxquels il aurait difficilement eu accès. Le *Journal de Stuttgart* et le *Journal de Hambourg* devaient devenir ses deux sources principales d'informations ; mais il lisait également des journaux français comme *Le Moniteur* de Paris¹⁵. La lecture des quotidiens devait certainement fournir matière à réflexion à ce jeune homme vif et ouvert, et dut lui ouvrir des horizons nouveaux. Non seulement il assimilait ces nouvelles impressions et ces nouvelles pensées, mais il éprouvait le besoin de les partager. C'est auprès de son grand ami et ancien condisciple Josef

(14) ARM d'Opava, antenne d'Olomouc, fonds ACO, D4, carton 2453, ainsi que les Archives de l'évêché de Brno, antenne Rajhrad u Brna, fonds de l'Ordinariat épiscopal de Brno, E 80, carton 495, signet L 47, fol. 41n.

(15) 14 ARM de Brno, B 95, carton 270, fol. 63, interrogatoire de J. Čermák.

Lang, dont il attendait impatiemment les missives, qu'il devait trouver la plus grande compréhension.

Entre-temps, Josef Lang avait quant à lui pris ses nouvelles fonctions. Peu après son ordination, probablement au début de l'année 1792, il trouva un poste de coopérateur dans le village de Štítary (Schiltern), situé près de Znojmo, appartenant au domaine de Vranov nad Dyjí (Frain an der Thaya) et siège du décanat de Vranov¹⁶. Le domaine de Vranov, qui comptait alors quatorze villages aux habitants majoritairement allemands, est, au début des années 1790, un domaine criblé de dettes, mais racheté par un avocat anobli entreprenant -Josef Hilgartner -, qui s'efforce d'y développer ses activités. Hilgartner permet également à ses serfs de racheter leur liberté, de sorte que la promesse que Lang devait leur faire lors du Nouvel an 1803 concernant la fin de la corvée ne dut pas leur sembler totalement utopique. Il s'agissait d'une question sensible : la mort de Joseph II ayant interrompu le processus de réforme des registres censiers et l'abolition de la corvée, une tension latente montait dans les campagnes. Isolé dans la bourgade provinciale de Štítary, Josef « Sebastian » (il signe alors ainsi) démarre rapidement sa vaste correspondance. Il commence par faire des recherches sur ses anciens condisciples d'Olomouc et partage avec eux ses premières impressions et expériences de la prêtrise. Les fragments qui nous sont parvenus de la correspondance de Lang, ainsi que de ses brouillons et ses esquisses de divers essais et autres « traités » (il aurait même écrit des vers), suffisent pour nous faire une idée assez précise de leur auteur. Ses amis, parmi lesquels il fait figure d'autorité, l'évoquent lors des interrogatoires comme un homme cultivé, d'une grande intelligence, bien qu'ils ne nient pas le fait qu'il présente une personnalité quelque peu « agitée » et un caractère parfois difficile. Lang lisait beaucoup et prenait de nombreuses notes de lecture. Il se faisait également envoyer des journaux contenant des critiques littéraires qu'il commentait à son tour. Il faisait part de ses commentaires à ses amis, qu'il informait sans doute également des dernières acquisitions de sa bibliothèque. Lang aimait écrire, et il n'était pas dépourvu d'une certaine ambition littéraire et philosophique : dans sa correspondance, il se dépeint lui-même plus dans le rôle d'un philosophe isolé et d'un « précepteur du peuple » que dans celui d'un pasteur des âmes. Ses lettres, rédigées dans son allemand maternel, révèlent non seulement un bon niveau d'éducation, mais aussi une grande intelligence et un certain

(16) Archives de l'évêché de Brno, Rajhrad, E 82 (Consistoire épiscopal de Brno), signet L3, carton 1726, No 6, fol. 36, 37. Voir également signet L3, carton 1726, fol. 6.

talent. Son discours est original et émaillé, entre autres, de métaphores colorées, de jeux de mots et de sarcasmes à l'ironie mordante. Son style se caractérise essentiellement par des exclamations fréquentes, des phrases volontairement inachevées et suivies de points de suspension, ainsi que d'envolées pathétiques dans lesquelles il recourt volontiers au français. Dans les passages les plus embarrassants, il passe au latin. Le ton guilleret et enjoué, le second degré, les jeux de mots, les variations stylistiques qu'il emploie suscitent encore aujourd'hui l'amusement. Mais il ne s'agit en aucun cas du discours d'un plaisantin frivole : les passages en question glissent souvent vers des épanchements nostalgiques, voire désespérés, qui laissent deviner un homme en proie à la mélancolie et une vision du monde plutôt pessimiste (à la fin de sa courte vie, il aurait déclaré qu'il « était prédestiné à venger le peuple de toutes les injustices ».) Dans les lettres et les fragments d'essais divers qui ont pu être conservés, on remarque l'influence notable de Montesquieu, et surtout celle de Kant et de Rousseau.

Ces échanges épistolaires et ces « essais érudits » devaient représenter pour le jeune prêtre l'un des moyens de sortir de son isolement et de vaincre le sentiment qu'il était le seul homme instruit parmi des paysans « incultes » et « superstitieux ». Exilé en Moravie du Sud, Lang commence bientôt à souffrir d'un manque d'informations et de journaux, et se met à rechercher d'autant plus activement toutes formes de documents écrits. Outre la presse quotidienne, la revue *Oberdeutsche, Allgemeine Litteraturzeitung*¹⁷, considérée comme un outil essentiel de diffusion des Lumières dans les pays germaniques du sud, devient une des lectures favorites des jeunes prêtres¹⁸. Publiée entre 1788 et 1798 à Salzbourg, elle offre trois fois par semaine à ses lecteurs des critiques littéraires assez développées concernant les derniers ouvrages publiés en allemand (parfois en français) dans les domaines les plus variés. Les deux jeunes gens avaient donc la possibilité de se familiariser avec des publications qui, autrement, seraient restées inaccessibles (y compris les ouvrages consacrés à la Révolution française). Lang s'abonne d'ailleurs rapidement à la revue : il se la fait envoyer à Znojmo. Ses documents conservés à Lukov comportent des notes et des commentaires sur de nombreuses publications présentées dans la *Litteraturzeitung* ; ils témoignent clairement du fait que, bien que Lang n'ait pas eu accès aux livres eux-mêmes, les critiques lui permettaient

(17) *Oberdeutsche, Allgemeine Litteraturzeitung*, Salzburg, 1788-1798.

(18) Jacques DROZ, *L'Allemagne et la Révolution française*, PUF, Paris, 1949, p. 441, et Ernst WANGERMANN, *Die Waffen der Publizität. Zum Funktionswandel der politischen Literatur unter Joseph II.*, Wien, Verl. für Geschichte und Politik/München, Oldenbourg, 2004, p. 222.

d'affiner ses opinions sur la religion ou l'actualité internationale, dont il était par ailleurs remarquablement au fait.

« La Profession de foi d'un vicaire morave », ou le problème de la foi, de la religion et du célibat

Dans les premiers temps, la correspondance se concentre sur les premières expériences de la prêtrise et sur une critique – en réalité tout à fait « josphiste » – de l'Église catholique et de ses dignitaires. Le thème principal réside dans la raillerie des formes de dévotion trop pompeuses et « baroques », ainsi que des idéaux « monastiques ». La critique de collègues est également fréquente ; Lang dénonce avant tout leur manque d'éducation et leur absence de volonté de s'instruire, à commencer par le fait qu'ils ne lisent en général rien d'autre que leur bréviaire, et que leur occupation préférée est le jeu de cartes.

Il n'est cependant pas surprenant qu'une certaine amertume persistante due au conflit avec les autorités religieuses, qu'un sentiment « d'insuffisance » de leur pratique et qu'un retour au « sensoriel », aient mené ces jeunes gens réfléchis à la recherche d'une alternative. Jakob Böhm avait lui aussi pris part à la discussion, et il déclarait à l'automne 1796 « qu'on n'appelle plus des gens comme nous des hérétiques, c'est passé de mode, mais des naturalistes, des athées... »¹⁹. Le fait qu'on ait retrouvé dans ses effets personnels, entre autres, un traité de défense du suicide et un essai intitulé *Lettres amicales à une Dame* (1794) dans lequel Böhm, selon les rapports de police, « avilit très clairement la religion et a recours au naturalisme »²⁰, est révélateur. Dans une lettre à Lang plus tardive mais non datée, Čermák se montre plus téméraire : « Il faut que je vous avoue une chose : je suis apostat »²¹. Il est fort probable que ces disciples et admirateurs de Dobrovský (lequel les avait introduits à la pensée de Kant dès leurs années d'études) en étaient progressivement arrivés à la « religion de la nature » et la « morale naturelle » de Kant et Rousseau, et qu'ils commençaient à se démarquer de la vision du monde catholique, voire chrétienne en général.

C'est chez Josef Lang, qui va jusqu'à reconnaître l'essai de Kant *Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft* (1793) comme sa « profession de foi », que cette prise de distance est la plus tangible²². L'idée

(19) ARM de Brno, B 95, carton 269, le 30. 11. 1796.

(20) *Ibid.*, n. 2 et 3 dans les registres concernant Böhm.

(21) Čermák à Lang, 30. 11. (1792), ARM de Brno, B 95, carton 270, fol. 105.

(22) ARM de Brno, B 95, carton 269, n. 5 ex Lit. C.

centrale de l'essai en question est que la morale, ou plutôt l'acte moral, ne se fonde pas sur la religion, et ne s'appuie donc sur aucune idée de Dieu. L'homme pensant par lui-même est lié par des normes éthiques qu'il n'est capable de reconnaître que grâce à son propre entendement. Si l'homme a alors besoin d'une entité extérieure qui veille sur son acte moral, non seulement il s'avère qu'il n'est pas libre, mais c'est même là une preuve de son amoralité. On retrouve souvent des principes éthiques analogues dans les essais de Lang. On retrouve des échos kantien également chez Čermák : « Nous vivons des temps critiques ; les hommes, voire des peuples entiers rivalisent afin de sortir de leur état de minorité et de s'émanciper de leur tendance à la raison passive ». Dans un autre passage, il développe une idée similaire : « Les peuples sentent qu'ils ont des tuteurs, et ils veulent se gouverner eux-mêmes. En se débarrassant de l'influence des calotins et en prouvant qu'ils peuvent vivre sans eux, les Français ont fait beaucoup ». Les termes kantien de « minorité », « raison passive » et « tuteurs » rappellent surtout le célèbre essai de Kant intitulé *Qu'est-ce que les Lumières ?*, publié en 1784, dans lequel l'auteur les définit avant tout comme un état d'esprit, à savoir la « sortie » d'un état de minorité (*Unmündigkeit*) dans lequel les hommes auraient été plongés par la « raison passive », c'est-à-dire l'incapacité à employer leur propre raison, une raison au contraire « active » et débarrassée des « tuteurs » que représentent principalement les autorités temporelles et spirituelles. L'homme est donc responsable de son état de sujétion morale et de cette « minorité ».

On retrouve l'influence de Kant dans un autre manuscrit du jeune Lang, *Das sogenannte sechste Geboth nach Prinzipien der Vernunft*. L'attitude des jeunes prêtres envers l'Église, ainsi que, dans une certaine mesure, envers la Révolution française, était en effet en relation étroite avec une question qui les concernait personnellement et directement : celle du sixième commandement et son corollaire, le vœu de célibat. Pourrait-on espérer qu'il disparaisse ? On trouve déjà ce point au centre de leurs débats dès leurs études au Séminaire d'Olomouc, lorsque Dobrovský rédige à ce propos un dialogue entre « Coelèbe » et « Gamophile », qui confronte les deux points de vue opposés²³. On peut supposer que ses jeunes disciples en aient déduit qu'un jour, le célibat des prêtres serait supprimé : du reste, ils devaient être au courant du fait que la chose s'était réellement produite durant la Révolution française, de sorte qu'elle ne paraissait pas

(23) Josef TÁBORSKÝ, *Reformní katolík Josef Dobrovský (Le Catholique éclairé Josef Dobrovský)*, Brno 2007, p. 98-100.

tout à fait irréaliste aux séminaristes. Le thème du célibat revient en effet dans les lettres des jeunes prêtres comme un véritable fil conducteur, et refait surface dans les contextes les plus divers, tels que la morale en général, les supplices corporels ou encore le désarroi sentimental. Dans leur correspondance, Čermák et Böhm, les amis de Lang eux-mêmes, en arrivèrent à la conclusion, que le véritable péché réside davantage dans la vie hors mariage que dans la rupture du vœu de célibat. Le manuscrit du traité en question, intitulé *Das sogenannte sechste Geboth nach Prinzipien der Vernunft*, soit « *Le soi-disant sixième commandement à l'aune des principes de la raison* », comporte fièrement en exergue le nom de son auteur : « par Josef Sebastian Lang, simple homme d'Église », ainsi qu'une date : « Schiltern, janvier 1797 »²⁴. Comme en témoigne son titre, ce bref écrit d'une quarantaine de pages est avant tout inspiré par Emmanuel Kant. Le texte est concis, laconique, presque lapidaire. Les instincts en eux-mêmes, naturellement présents chez l'homme, ne sont en aucun cas bons ou mauvais, tout comme la nature. La seule question importante est donc de savoir si l'homme donne une « forme législatrice » à sa raison, ou s'il inféode la voix de sa raison à ses instincts : il se trouve alors sur la mauvaise voie, celle du mal, du péché et du crime. Contrairement à ce qu'en ont pu dire les autorités, on ne peut pas considérer que le traité soit « antireligieux » ou même « immoral » : suivant la voie tracée par de Kant, Josef Sebastian s'efforce au contraire de d'établir une définition méta-religieuse des principes fondamentaux du processus de décision morale chez l'homme. Tout comme chez Kant, c'est l'homme lui-même qui est le garant de la morale, et non une divinité extérieure à lui. Et tout comme Kant, il est convaincu que si, quelqu'un a besoin d'avoir recours à Dieu ou à toute autre autorité pour garantir sa morale, cela ne fait que prouver qu'il est au fond immoral. D'ailleurs, le reste de ses lettres, considérées comme « immorales » par les services de police, condamnent le contournement hypocrite des règles, tout comme le recours à des prétextes fallacieux en vue de justifier un abandon aux instincts. Lang, humaniste éclairé, exprime ici sa foi profonde en la capacité de l'homme à agir moralement en dehors de tout précepte religieux.

Une autre personnalité intellectuelle commence cependant à influencer Lang au plus tard peu après sa sortie du séminaire. Il confie en effet

(24) ARM de Brno, B 95, carton 270, fol. 20-32, n. 4 ex Lit. B. *Das sogenannte sechste Geboth nach Prinzipien der Vernunft. Von Joseph Sebastian Lang, Unterseelsorger. Schiltern. Im Jännermonath 1797.*

à Čermák dans une lettre de 1791 que son livre de chevet est actuellement, outre Kant, « le malheureux Hans Jakob », c'est-à-dire Jean-Jacques Rousseau, et, deux ans plus tard, Lang travaille déjà à un écrit intitulé *Glaubensbekenntniss eines Vikärs aus Mähren* (*Profession de foi d'un vicaire morave*). Le manuscrit n'ayant probablement pas été conservé, nous ne disposons que d'une esquisse du contenu, lequel, conformément au titre, est clairement inspiré du « manifeste déiste » que constitue la *Profession de foi du vicaire savoyard* correspondant au IV^{ème} livre de l'*Émile* de Rousseau.

Les doutes concernant leurs choix de vie et leur foi elle-même, jointes à des déceptions de diverse nature, jouèrent quoiqu'il en soit pour les jeunes gens le rôle de muse inspiratrice d'espoirs en un bouleversement du monde.

« Les révolutions sont dans le monde moral aussi nécessaires que le sont dans la nature les tempêtes »

La Révolution française elle-même, thème introduit dans la correspondance par Jakub Čermák, le plus jeunes des trois prêtres, constituait bien évidemment un sujet de discussion beaucoup plus grave et plus dangereux que la religion ou le célibat. Durant ses études à Vienne, Čermák avait eu l'occasion de suivre les nouvelles de l'étranger grâce aux journaux, notamment la presse allemande, mais aussi française, et il était littéralement fasciné par la Révolution. Voulant partager son enthousiasme, il faisait part des informations essentielles à son meilleur ami, Lang, qui attendait avec impatience les dernières nouvelles.

Dans ses lettres de Vienne adressées à Lang, Jakub Čermák commente d'abord et surtout les opérations militaires, se réjouissant des progrès de l'armée française, et porte un intérêt marqué à la création de la première République jacobine « allemande » de Mayence. Il ne dissimule pas non plus son enthousiasme pour d'autres informations en provenance de la jeune République française : dans plusieurs longues missives datant de fin 1792 – début 1793, il analyse en détails les avantages de la démocratie (ou plutôt de la république) vis-à-vis de la monarchie, et exprime sa satisfaction de voir mener des réformes de l'Église et de la vie religieuse en général. Il informe Lang avec enthousiasme d'une proposition de la Convention de mettre à bas toutes les églises, de raser tous les autels et d'interdire tous les offices. « Avons-nous besoin d'autres autels que ceux de la patrie, tels les arbres de la liberté et les fêtes nationales ? », demande-t-il avec emphase à son ami :

« Le discours athée a suscité en moi des pensées fort agréables. [...] La civilisation connaît désormais une croissance considérable, croissance qui devra mener à une guerre dans tous les cas bien plus dangereuse pour la monarchie que celle-ci ne l'imagine. Ceci prouve d'ailleurs que les monarques n'ont pas appris à penser [...], et qu'ils n'avaient devant les yeux qu'un pouvoir stupide et courant à sa perte ».

Et le jeune théologien de conclure : « Amen, les fruits glorieux de la culture populaire française m'occupent tant qu'à présent, j'aimerais parler sans cesse de la même chose ! »²⁵. Il laisse également entendre qu'il cautionne la condamnation à mort de Louis XVI, quoiqu'il condamne le fait que la Convention n'ait absolument pas pris en considération les conséquences de la mort du roi pour ce dernier : ce n'est logiquement pas à lui de porter la culpabilité d'un tel péché²⁶. Il assure Lang du fait que les Viennois sont « emplis de francité », et que les Français ont le devoir « d'ouvrir les yeux aux Allemands ». Čermák, qui n'a jamais dissimulé son admiration pour son vieil ami, adresse à celui-ci à la fin de l'année 1792 une lettre optimiste disant que les temps sont proches où « vous pourrez faire votre entrée – une natte noire, chapeau bas – aux côtés de votre belle Dulcinée, à l'Assemblée nationale, en tant que député du département de Moravie ! » Il eut ensuite toutes les difficultés du monde à expliquer, lors des interrogatoires, ce qu'il entendait par ces paroles, à plus forte raison dans le contexte des premiers succès de l'armée française.

Si Čermák, encore tout jeune, s'avère – peut-être pour mieux paraître aux yeux de ses compagnons, admirés et plus âgés – plus politisé et plus radical qu'eux dans ses propos, il est aussi plus facilement en proie à l'enthousiasme et à la déception. Lang, son fidèle ami, son « Pylade », s'efforce au contraire de se montrer dans ses dialogues épistolaires comme un « penseur » occupé à édifier une philosophie de l'histoire et du progrès ; ceci explique pourquoi il fait preuve, dans ses questions concernant la Révolution française, d'un certain recul et d'un regard critique, parfois non exempt de cynisme.

Dans une lettre probablement rédigée fin 1792, c'est-à-dire peu avant la proclamation de la République, Lang se déclare « ami du régime français », et affirme quelques lignes plus bas que même si la France était divisée en une multitude de petites fractions, et si la constitution que le

(25) ARM de Brno, B 95, carton 270, fol. 105, Čermák à Lang, le 30/11 (1792).

(26) *Ibid.*, Čermák à Lang, le 31 janvier (1793), fol. 116 et *passim*.

« peuple des Francs » a adoptée devait être plongée dans la boue par les baïonnettes et les canons pour y être repêchée par une force herculéenne, même dans ce cas il ne considérerait pas comme injustes les décisions du peuple français en matière de religion et de gouvernement, le monde entier dût-il les tenir pour infondées²⁷.

Il est cependant intéressant de noter que, dans le même temps, Lang prend la défense, dans sa correspondance avec Čermák, de la monarchie, et, littéralement, du « despotisme » fondé sur l'autorité de la curie romaine. Il va jusqu'à faire de cette monarchie la seule forme de gouvernement possible et efficace, les peuples ayant encore besoin, en termes kantien, de « tuteurs » : il pouvait lui-même se convaincre du fait que « le despotisme était la meilleure forme de gouvernement, et la superstition de la curie romaine la meilleure forme de religion »²⁸. On peut se demander dans quelle mesure ces fréquentes louanges du despotisme éclairé et autoritaire au détriment du régime démocratique et républicain constituaient réellement l'expression de convictions personnelles et pragmatiques, découlant peut-être de son manque de confiance marqué pour le « peuple » et ses capacités, et dans quelle mesure il ne s'agissait pas plutôt d'une pose intellectuelle et d'une démonstration ostensible de scepticisme. À moins qu'il ne se fût agi d'une ironie acerbe, si courante sous la plume de Lang ? Quoiqu'il en soit, il est clair qu'à la différence de Čermák, un « démocrate », Lang – pourtant lui-même fils de paysan – fait preuve d'un comportement nettement plus distant envers la « démocratie ».

Dans sa comparaison des avantages et des inconvénients de la république et de la monarchie, Lang puise son inspiration, entre autres, dans la critique d'un essai sur la Toscane de Léopold, considérée par de nombreux auteurs progressistes comme un excellent modèle de transformation d'un État par des réformes (par opposition, entre autres, à la « barbare » Révolution française)²⁹.

Dans son commentaire, Lang n'omet pas de préciser les différences géopolitiques qui séparent les deux pays, notamment la différence « colossale » entre un « petit pays » tel que la Toscane, dont la population se montait alors tout au plus à un million d'habitants, et une nation forte de vingt-quatre millions d'individus telle que la France, disposant, qui plus est, d'une tradition de servage et d'esclavage longue de plus de seize siècles. Lang conclut globalement en faveur des monarchies, les seules à être, selon

(27) *Ibid.*, No. 4, fol. 139, non daté, non signé (probablement fin 1792).

(28) *Ibid.*, fol. 99-101.

(29) *Ibid.*, carton 269.

lui, vraiment naturelles pour l'homme avec cependant une restriction : elles doivent être gouvernées par le bien et par la raison, ce qui n'est pas le cas à l'époque, souligne le prêtre en précisant que « l'horizon de la monarchie est en Europe fort sombre et fort couvert. » La conclusion à laquelle en arrive finalement Lang est donc relativement nuancée : la pertinence de la forme de gouvernement est très relative, et peut varier selon les pays. Dans de nombreux cas, la monarchie présente plus d'avantages que la république, mais dans certains autres, c'est la république qui prime ; en fin de compte, il faut aussi tenir compte de la prospérité de ceux qui cultivent la terre.

Il s'était livré à une comparaison similaire au sujet de la Grande Bretagne, objet d'admiration. Dans son commentaire de la critique des célèbres *Réflexions sur la Révolution de France* du penseur conservateur anglais Edmund Burke (1790), il s'efforce également de défendre la République française face au pays opposé par l'auteur, la Grande Bretagne : il fait remarquer qu'on ne condamne pas assez le fait que cette dernière est en proie à la corruption, dirigée par des intérêts oligarchiques et divers clans financiers. Quant à Burke lui-même, il note à son adresse que sa plume n'est guidée par rien d'autre que son orgueil britannique. La fonction principale d'une telle œuvre, qui devait selon Lang la sauver aux yeux du monde et « justifier de vieux écrits rhétoriques », était de « forger des chaînes, et immortaliser sa folie »³⁰.

Les notes de Lang sur la critique d'un ouvrage du jeune historien allemand Ernst Ludwig Posselt (1763-1804), *Unpartheyische, vollständige, und actenmässige Geschichte des peinlichen Prozesses gegen Ludwig XVI., König von Frankreich* [*Histoire impartiale, entière et documentée du procès de Louis XVI, roi de France*], publié en 1793 à Bâle, permet sans doute de comprendre encore mieux les opinions de Lang. La critique en question est publiée dans les pages de la *Litteraturzeitung* du 8 janvier 1794³¹. La question centrale qui occupe les réflexions de Lang au sujet du procès royal revient à se demander si le peuple français avait le droit de juger son roi et de proclamer la République. Il s'efforce de répondre immédiatement que, puisque la République française avait dû exister au moins une fois, il signerait sans hésitation le « vote de l'odieux Marat » (il précise par ailleurs que tant que Louis XVI n'a pas été décapité, la

(30) Cf. *Oberdeutsche, allgemeine Litteraturzeitung*, 13/01/1794, pp. 113-127, ainsi que le 17/01 : *Betrachtungen über die französische Revolution. Nach dem Englischen des Hrn. Burke neu bearbeitet,...* von Friedrich Genz. *ibid.*, p. 129-143, 20/01 ; *ibid.*, p. 145-154, 22/01, signé W. B. Pour le commentaire de Lang, cf. ARM de Brno, B 95, carton 269, lettre à J. Čermák (?) de 1794.

(31) *Oberdeutsche, allgemeine Litteraturzeitung*, Salzburg, 1794, p. 49-53 (08/01/1794). Pour le commentaire de Lang, cf. ARM de Brno, B 95, carton 269, « Lieber Amtskollega » (1794).

République n'est qu'un château de cartes que le vent peut emporter à tout moment). Il s'exprime également à propos de la dimension morale de l'exécution du roi : « J'admets que, bien que je ne puisse en juger ici, les règles de la justice ont été enfreintes par cette exécution. Mais qu'on se pose la question : ces règles n'ont-elles pas été également enfreintes par les puissances de la Coalition ? Et, *a contrario* : les Français avaient-ils le choix dans une telle situation ? Que faire quand le pays est occupé par plus de deux cent mille soldats qui désirent à toute force changer le gouvernement ? ».

Dans un autre commentaire, il s'exprime au sujet du fameux débat sur « l'inviolabilité », c'est-à-dire l'immunité du roi, inscrite dans la Constitution de la monarchie constitutionnelle de 1791 :

« Comment peut-on parler, dans un pays qui vient de passer en république, de l'immunité ou de la non immunité d'une personne récemment destituée pour les crimes qu'elle aurait commis, puis en répondre pour les mêmes raisons ? Si je n'y entends guère, c'est sans doute que je suis un piètre avocat. Soit [Louis XVI] est inviolable, et, dans ce cas, on n'avait pas le droit de le destituer, soit la loi garantissait qu'il pouvait être destitué pour ses crimes, mais qu'on n'irait pas plus loin ? ».

Dans l'ensemble, il semble que Josef Lang ait considéré la Révolution française, ainsi que la République, comme une sorte de nécessité historique due aux circonstances. Cette idée de fatalité historique transparaît également lorsqu'il affirme que « les révolutions sont aussi nécessaires dans le monde politique et moral que le sont dans la nature les tempêtes et les intempéries »³².

Le fait que la Révolution ait exercé sur lui une certaine fascination est peut-être également tangible dans un poème révolutionnaire que le jeune prêtre de Štítary aurait rédigé et envoyé à son ami Čermák, à Vienne, début 1793. Il est probable que Čermák ait détruit le manuscrit, mais il en fait un commentaire écrit dans une de ses lettres, affirmant que le poème est d'une composition magnifique, mais qu'il connaît d'autres moyens d'entrer au Špilberk (allusion à la célèbre prison-forteresse de Brno destinée aux détenus politiques)³³. Lors des interrogatoires, il affirmera ensuite avoir seulement loué les talents poétiques de Lang.

(32) *Ibid.*, lettre non datée de 1794.

(33) ARM de Brno, B 95, carton 270, No. 22, fol. précédant 177.

Après son retour de Vienne en Moravie, où il est ordonné prêtre en 1793 et devient coordinateur, puis curé à Horní Slatina (Latein) près de Budíšovice (Butsch), Jakub Čermák reste lui aussi fasciné par les événements français. Toujours en contact avec Josef Sebastian, il écrit alors avec enthousiasme : « Dans mes veines aussi coule le sang d'un élève du séminaire général ou d'un sans-culotte ! »³⁴ Lorsqu'en 1796–1797, les troupes françaises approchent des frontières de Bohême, Čermák ne cache pas sa joie de les voir bientôt arriver : il est d'ailleurs convaincu que « le peuple est mûr pour la révolution », et que, si les Français viennent jusque là, le peuple s'alliera certainement à eux³⁵. Il réfléchit déjà à la manière dont il gagnera alors sa vie, les églises étant probablement fermées et lui-même étant peu doué pour le travail artisanal. Il rappelle enfin à Lang qu'il est temps de travailler son français³⁶. Il déclare en tous cas que, quand il pense aux Français, il sent « couler en lui le sang d'un sans-culotte ». Dans une lettre plus tardive de 1800, sans doute toujours dans l'espoir de voir bientôt arriver les Français, Čermák affirme encore qu'il est grand temps que l'aristocratie soit « jetée à bas de son trône malfaisant » : il s'agit là selon lui de l'expression du désir d'un « cœur insatisfait ». C'est ainsi que s'achève la dernière lettre conservée qu'il adresse à Lang.

Cette admiration de certains membres du bas clergé morave pour la Révolution française ne doit finalement pas tant nous surprendre. Ce sont en effet les membres du bas clergé eux-mêmes qui, en France, ont rejoint les premiers, en juin 1789, les députés du tiers état aux États généraux, alors qu'on proclamait l'existence d'une « Assemblée nationale ». La majorité des représentants du bas clergé étaient en effet issus de couches sociales défavorisées, de sorte qu'ils partageaient la vie quotidienne des simples sujets et n'ignoraient rien de leurs difficultés. Cependant, nous n'avons que peu de sources attestant la sympathie de ces ecclésiastiques moraves pour la Révolution, et surtout s'il s'agit d'une sympathie systématique, réfléchie et longuement discutée³⁷.

(34) *Ibidem.*, question 61, lettre No. 26, ex Lit. C, fol. 124.

(35) *Ibid.*, lettre No. 8, fol. 158.

(36) *Ibid.*, lettre, No. 10, fol. 129.

(37) Outre le cas que nous présentons ici, le seul cas connu et prouvé dans les Pays tchèques est sans doute celui du polyglotte et historien Karel Killar (1746-1806), officiant dans les Monts de Bohême-Moravie. Ce curé de Krucemburk (Kreuzberg), plus tard doyen de Polná (Polnau), était membre d'une loge maçonnique de Brno (*Freimaurer Gesellschaft*). Grâce au fait qu'il échangea durant seize ans (de 1793 à sa mort) des lettres rédigées en français avec le célèbre « philosophe solitaire » Jan Ferdinand Opiz (1741-1812), employé de banque à Čáslav, on peut suivre toute l'évolution de son attitude envers la France révolutionnaire et républicaine, depuis l'admiration enthousiaste jusqu'au désenchantement. Toutefois, ses opinions sont infiniment plus mesurées que celles de Lang et ses amis, et il n'abandonne jamais les dogmes catholiques, encore moins chrétiens. Cf. Daniela TINKOVÁ,

Lukov

À partir de 1800, la correspondance des jeunes prêtres semble se tarir : le fait que les lettres aient pu être délibérément détruites parce qu'elles contenaient des projets de conspiration donnera du fil à retordre aux forces de police. Mais la réalité semble bien plus prosaïque : Lang, qui venait d'obtenir sa nomination dans la localité de Lukov, avait beaucoup moins de temps pour écrire. Il est également possible que sa maladie mentale, probablement une forme de schizophrénie à tendances paranoïdes liée à des états dépressifs, ait déjà commencé à se manifester. En tous les cas, il acquiert rapidement à Lukov la réputation de rebelle, d'un homme « entêté » et « agité ». Dès son installation à Lukov, il rencontre des difficultés avec les ouailles des paroisses attenantes, où il refuse de célébrer l'office lors d'une fête locale, prétextant qu'il s'agit d'un « vieil abus ». Lors d'une visite de l'évêque lui-même, il entre en conflit avec celui-ci. Mais nettement plus grave est son conflit avec son supérieur direct, doyen du décanat de Vranov : le litige concerne un partage de compétences et de rémunération entre la paroisse « supérieure » du doyen et la paroisse « inférieure » de Lang, située à Lukov. La délimitation peu claire des devoirs et des droits des deux paroisses semble avoir posé problème depuis longtemps déjà, et atteint alors son paroxysme.³⁸ Ayant vraisemblablement perdu une part importante de son modeste patrimoine et une bonne partie de ses forces physiques et mentales au cours du litige, Lang tente d'obtenir une mutation. Il envisage également de s'adresser à l'empereur, à Vienne : il va jusqu'à faire des préparatifs pour son départ, et en informe l'évêque en novembre 1802. On ne sait s'il s'y est jamais rendu.

Quoiqu'il en soit, il était à Lukov pour le Jour de l'an de 1803, et il devait impérativement faire part à ses paroissiens de la nouvelle que le souverain de Vienne lui avait confié l'ensemble de la propriété de Vranov...

L'enquête et les peines

La « messe de Lukov » du Nouvel an 1803 ainsi que la découverte de la correspondance de Lang donnèrent lieu à une vaste enquête, certainement plus vaste et plus dramatique qu'on ne pourrait l'imaginer à

« “La grande révolution de l'Europe n'est pas encore achevée”. La *Correspondance littéraire* de deux “jacobins” francophones de province en Bohême », dans Olivier CHALINE, Jaroslav DUMANOWSKI et Michel FIGEAC (dir.), *Le rayonnement français en Europe centrale du XVII^e siècle à nos jours*, Centre d'Études des Mondes Moderne et Contemporain, Bordeaux 2009, p. 386-406.

(38) ARM de Brno, F 97, domaine de Vranov nad Dyjí, cartons 1697 et 1700.

première vue. En effet, il ne s'agissait pas d'une affaire banale : dans ces circonstances « révolutionnaires », la guerre grondante, des conflits tels que celui-ci, ajoutés à la diffusion et la proclamation de « mauvais principes », s'avéraient bien plus dangereux qu'en des temps plus tranquilles. En outre, les amendements les plus récents en matière de droit pénal, rendus nécessaires par les événements révolutionnaires, permettaient aux autorités publiques d'attribuer les peines les plus lourdes dans des cas comme celui-ci. C'est d'ailleurs en 1803 que devait paraître un nouveau Code pénal modifiant celui de Joseph II, daté de 1787 : il devait rétablir la peine de mort – abolie par Joseph II dans les procédures courantes –, et surtout renforcer les mesures de répression applicables dans les cas de crimes « politiques ». Selon le Code pénal de Joseph II³⁹, on pouvait faire valoir un droit d'exception dans les procédures dites « sommaires » concernant les affaires exceptionnelles, notamment pour crime de sédition (la peine de mort devait alors être accompagnée d'une confiscation de biens)⁴⁰. La patente de haute trahison émise en 1795, rédigée sous l'effet des « procès de [prétendus] jacobins autrichiens et hongrois », rétablissait cependant la peine de mort pour cause de menace envers le chef de l'État ou tentative de renversement du régime par la force.

L'enquête elle-même était menée par le directeur de la police de Brno, Johann Nepomuk von Okacz, ancien franc-maçon et chargé depuis peu de surveiller les maçons reconvertis. Tandis que le gouverneur de la région de Znojmo, mais aussi le président du *Gubernium* de Brno, et Johann Anton Pergen, ministre de la police à Vienne, se creusaient la cervelle pour tâcher de comprendre les « desseins » de Lang et les retombées possibles de ses idées et ses actes, ce dernier refusait à plusieurs reprises de témoigner, prétextant qu'en tant que seigneur de Vranov, il n'avait « de comptes à rendre à personne » concernant ses faits et gestes, et qu'il pouvait agir à sa guise. Il fut donc interné provisoirement au monastère des Frères de la Miséricorde, destiné aux prêtres souffrants de troubles mentaux.

Okacz finit donc par préférer interroger ses deux amis, Jakob Böhm et Jakub Čermák. Dans la première phase de l'enquête, on chercha surtout un lien direct entre le comportement de Lang à Lukov et la correspondance des trois hommes. On voulait prouver qu'il s'agissait d'un complot prémédité et organisé à l'avance par un groupe de prêtres, une conspiration englobant un espace social et géographique plus vaste. Le fait est attesté par un

(39) *Allgemeines Gesetz über Verbrechen und derselben Bestrafung*, Vienne, 1787.

(40) *Ibid* ; Daniela TINKOVÁ, *Hřích, zločin, šílenství v čase odkouzlování světa (Péché, crime, folie au temps du désenchantement du monde)*, Argo, Praha 2004, p. 108 (note 196).

rapport anonyme daté de janvier 1803, qui mentionne clairement une « société secrète des ecclésiastiques » avec à sa tête Lang, le vicaire de Lukov, censée préparer une révolte à grande échelle en Moravie, et dont les membres auraient coordonné leur action dans une correspondance utilisant une langue secrète. Le rapport entend dénoncer les noms des conjurés :

« Les membres de cette société complexe correspondent de telle manière que chacun signe de la première lettre de son nom, » stipule le rapport anonyme. « Les doyens sont désignés comme les 'grands veneurs', les curés comme des 'chasseurs', et les vicaires comme des 'rabatteurs'. Les lieux où les prêtres étaient affectés étaient nommés 'chasses', avec divers toponymes. Le domaine de Bítov, par exemple, est par exemple évoqué dans les lettres comme la 'chasse de Saint Venceslas', et le vicaire local, Jakob Böhm, est donc le 'rabatteur de la chasse de Venceslas'. »⁴¹.

Il s'agissait en fait de sobriquets comiques employés par Lang pour désigner les dignitaires de l'Église. Mais, dans les documents de la police, ces jeux de mots deviennent un code secret, un langage de conjurés. Du fait, entre autres, de la créativité de Lang, qui aimait à manier l'ironie et le second degré, ainsi que les métaphores et les néologismes, certains éléments, voire des phrases entières permettaient en effet bon nombre d'interprétations différentes, toujours exploitables contre l'auteur et le destinataire dans le contexte d'une enquête policière. Okacz est bien sûr aussi intéressé par le rôle des surnoms employés par les prêtres, notamment par Lang : le fait que Čermák et Lang se soient mutuellement désignés comme les « deux fidèles amis grecs » Oreste (Čermák) et Pylade (Lang) est considéré comme une tentative délibérée de camoufler la véritable identité des « conjurés ». Certains propos grivois sont quant à eux interprétés de manière erronée par la police, à plus forte raison ceux dont l'humour est à prendre au second degré.

Mais il est finalement impossible de prouver l'hypothèse d'une « conspiration » : les lettres ne mentionnent aucun complot et leur rédaction date, pour la plupart, de plusieurs années, celles des dernières années n'ayant pas été conservées. Quoiqu'il en soit, on ne parvient pas à prouver que ces « opinions dangereuses » aient pu avoir des retombées plus larges ; la « révolte de Lukov » n'a pas fait tache d'huile

La phase suivante de l'enquête constitue donc un revirement et on se tourne alors vers les « principes pernicioeux » exprimés dans la

(41) ARM de Brno, B 95, carton 269, fol. 42– fol. 43.

correspondance et déclarés incompatibles avec la profession et la vocation de prêtre. Okacz veut comprendre d'où viennent ces « principes », quelles personnes y adhèrent, s'ils ont été traduits en actes, et, le cas échéant, comment. Il demande à plusieurs reprises quel rôle a joué le Séminaire général de Hradisko dans la formation intellectuelle des protagonistes. Cette enquête en elle-même mérite sans doute l'attention, car elle témoigne de plusieurs pratiques nouvelles en « Autriche », directement issues de la période révolutionnaire en France. Bien qu'on n'ait réussi à démontrer ni la thèse du complot ni même un lien direct entre la correspondance saisie et le comportement de Lang à Lukov, les lettres elles-mêmes étaient devenues un *corpus delicti* d'une certaine gravité. Ceci est d'autant plus important que l'objet de l'enquête résidait alors dans les opinions personnelles d'individus communiquant par le biais de lettres privées destinées à des amis intimes, ou s'exprimant dans des écrits à caractère exclusivement confidentiel. En outre, l'enquête a lieu *a posteriori* : la plupart des missives datent déjà de six à onze ans. On constate également que quasiment n'importe quelle thématique, considérée du point de vue du contenu, peut potentiellement faire l'objet d'une enquête politique ; mais le style et la forme du texte eux-mêmes peuvent aussi devenir suspects. On notera encore la volonté de mettre au jour à tout prix un « complot » même là où il n'y en a pas. Il est fort probable que le ministre Pergen ait réellement souhaité découvrir une conjuration derrière cette affaire (ou plutôt qu'il ait souhaité la reconstituer, comme il était parvenu à le faire huit ans auparavant, lors de l'affaire des Jacobins « viennois » et « hongrois », lesquels avaient alors été exécutés, ramenant un calme désiré dans le pays). On pourrait interpréter cette volonté comme une tentative de contrôler une nouvelle couche de la société potentiellement ennemie du régime réactionnaire de François II, à savoir le clergé formé sous Joseph II (outre le fait que le scandale lié aux actes de Lang participait à la notoriété des services de police).

Le cas de Böhm et Čermák posa le même type de problèmes. L'enquête ayant démontré qu'il ne s'agissait pour eux que de « délits de conscience » pour lesquels on ne pouvait prouver aucune conséquence réelle, forts du soutien de leur entourage, ils ne furent finalement condamnés qu'à quitter la région de Znojmo et à être placés sous la surveillance de prêtres de confiance. Nous n'avons plus aucune autre trace de Böhm, qui finit comme coopérateur quelque part en Moravie du Sud. Jakub Čermák fut destitué de la fonction de prêtre, rendu à celle de simple coordinateur et envoyé à Rosice près Brno. Il n'est pas exclu qu'il se soit sincèrement repenti : il dut en tous cas faire très attention et ne posa plus aucun problème. On trouve à Vienne des documents attestant ses demandes répétées en vue

de redevenir prêtre ; ses demandes étaient du reste soutenues par l'évêque, mais Pergen ne l'entendait pas de cette oreille. Lorsqu'il prit sa retraite, son successeur décida de mettre fin à la peine de Čermák, en 1806. Celui-ci put récupérer une paroisse vacante, et il revint même à Rosice, quelques années plus tard, avec le titre de doyen : c'est dans ces fonctions qu'il décéda en 1837, à l'âge de soixante-six ans. Il semble que cette « affaire de jeunesse » n'ait pas réellement entravé sa carrière ecclésiastique.

Le cas de Lang fut bien sûr plus problématique : il était jugé pour des actes concrets, dont les conséquences auraient pu être considérables, quoiqu'elles n'aient finalement pas été aussi graves qu'il n'aurait pu sembler au début. Tandis que l'évêque Schrattenbach croyait (ou voulait croire) que Lang était fou, le président du *Gubernium* de Bohême-Moravie, le *Landeschef* morave Josef von Dietrichstein, était persuadé, tout comme le ministre Pergen, que sa folie n'était pas grave au point d'empêcher un interrogatoire ; il s'agissait au contraire, selon les propres paroles de Dietrichstein, d'un homme non pas fou, mais malintentionné, et qui ne faisait que simuler la folie. Cette polémique posait une question lourde d'enjeux : Lang, frappé de folie, devait-il être remis entre les mains de l'Église, et châtié d'une simple peine « spirituelle » et disciplinaire, ou bien Lang, véritable « voyou malintentionné », devait-il être remis dans les mains de la justice temporelle ? Cette question pose pour nous un problème d'interprétation : on peut se demander dans quelle mesure la controverse plus ou moins courtoise qui opposait Dietrichstein et Schrattenbach – en dépit de son apparente civilité – reflète les relations tendues définissant les compétences de l'Église et de l'État, mises à mal par les réformes de Joseph II. On peut quoiqu'il en soit considérer la proposition du *Landeschef* Dietrichstein d'interner Lang dans la prison ecclésiastique de Mírov comme un compromis relatif (citons Dietrichstein : « La prison de Mírov est l'unique lieu où des fous de son espèce ne peuvent plus nuire à la société civile ! »⁴²). Il devait y être placé sous surveillance, et, lorsque son état s'améliorerait, enfin soumis à un interrogatoire en bonne et due forme.

Finalement, Lang est transféré à Mírov (Mürau) près de Šumperk (Schönberg) au début du mois de juillet 1803. Sur demande du ministre Pergen, transmise par le *Gubernium*, il devait y être soumis à une surveillance très stricte, et son comportement et ses paroles – chaque mot,

(42) Österreichisches Staatsarchiv, Allgemeines Verwaltungsarchiv, Wien. Fond Polizeihofstelle, Bo 576, No. 1252.

chaque remarque, chaque geste – devaient être soigneusement consignés chaque semaine par le surveillant de la prison avec l’aide du vicaire de Mírov, avant d’être parallèlement transmis au *Gubernium* de Brno, au consistoire de Brno et au ministère de la police de Vienne. On apprend ainsi que Lang refusa systématiquement de communiquer avec son entourage, préférant lire à la fenêtre des « ouvrages édifiants » (il ne montrait aucun intérêt, paraît-il, pour les ouvrages religieux), ou chantant tout bas. On refusa de lui donner de quoi écrire. Son régime alimentaire était chiche, à cause, entre autres, d’une peur obsessionnelle de l’empoisonnement ; il refusait le tabac et le vin.

Cependant, son état physique et mental ne présentant aucun signe d’amélioration, l’évêque et l’archevêque acceptèrent en novembre 1810 de transférer Lang dans un hôpital des Frères de la Miséricorde. Il leur fallait cependant l’accord du ministre de la police, lequel hésitait encore. L’accord ne vint qu’au printemps, ce n’est donc qu’en mai 1811 que Lang fut transféré au monastère des Frères de la Miséricorde de Prostějov, mais il était trop tard : le jeune prêtre, épuisé et mourant, expira le jour même de son transfert. Il n’avait que quarante-quatre ans.

Entre-temps, les Français étaient arrivés en Moravie. Le 18 novembre, Napoléon passait la nuit à Znojmo ; deux nuits plus tard, il remportait la victoire d’Austerlitz (Slavkov). Quatre ans plus tard, les Français battaient les Autrichiens lors de la bataille de Znojmo, et ils occupaient pendant quatre mois à nouveau les parties sud de la Moravie. Plusieurs mois d’occupation française marquèrent profondément le pays. Des milliers de morts, des villages pillés et brûlés, des réquisitions draconiennes, telle était la « liberté » tant attendue⁴³. Quelles pouvaient alors être les pensées des rebelles francophiles purgeant leur peine ? En tout cas, Austerlitz sonne bien le « glas de tous les espoirs », la déception pour ceux qui attendaient si impatiemment l’arrivée des Français.

Bien sûr, aucune révolte ne couvait dans la région de Vranov, ni même en Moravie, comme le croyait, ou plutôt voulait bien le croire l’administration locale. La « confrérie séditeuse des pères traîtres à la patrie » n’était finalement que le fruit de l’imagination policière, laquelle vivait à l’époque dans la hantise des « société secrètes » et des préparatifs révolutionnaires. Pourtant, entre les mains expérimentées des fonctionnaires, et surtout du fait des circonstances exceptionnelles, les jeux de mots et

(43) Michael VAŇÁČEK, *Francouzoé, op. cit.* ; p. 39.

les délibérations philosophiques contenues dans des lettres licencieuses de quelques jeunes prêtres avaient pris une dimension et un sens inattendus.

Les actes de Lang lui-même lors du Jour de l'an 1803 n'étaient pas eux non plus le résultat de la longue préparation idéologique de conjurés, comme s'efforcèrent tout d'abord de le démontrer les organes du pouvoir. Il est en réalité fort probable que son comportement ait été influencé par une maladie mentale en gestation : il aurait pu s'agir d'une schizophrénie à tendance paranoïde caractérisée par des discours dépourvus de sens, comme ceux qu'il prononçait régulièrement, mais aussi par un délire de persécution et des convictions délirantes. La peur constante d'être persécuté, empoisonné ou égorgé (il ne voulait pas se laisser raser), ainsi que sa conviction d'avoir une vocation exceptionnelle ou celle qu'il était le vrai seigneur de Vranov suffiraient à le prouver. L'issue conflictuelle des tensions qui régnaient dans la paroisse de Lukov aux alentours de 1802 pourrait également être la conséquence d'une maladie ayant gonflé outre mesure l'étendue des problèmes aux yeux de Lang, de sorte qu'il aurait perdu toute mesure, toute subtilité, et, finalement, tout sens des réalités.

Une telle « explication » de l'affaire serait toutefois évidemment simpliste. Un dérangement de ce type aurait pu se manifester de mille manières différentes. Le fait que l'éventuelle schizophrénie du jeune homme se soit déclarée par le biais d'un sermon « politique » n'est certainement pas le fruit du hasard. Le comportement lui-même de Lang, de type paranoïde et schizoïde, devait avoir des causes plus profondes, et s'enraciner dans une crise existentielle de ce jeune homme talentueux et sensible qui n'était devenu prêtre que par un caprice du destin : son sentiment d'isolement intellectuel, ainsi que l'amertume durable que lui avaient laissée ses déboires avec les autorités ecclésiastiques, ne faisaient que renforcer sa défiance envers les dignitaires de l'Église et ses doutes quant à des choix de vie irréversibles, mais aussi, probablement quant à sa foi elle-même. Il s'agissait en même temps de la crise personnelle d'un Joséphiste et d'un adepte des Lumières devant faire face à des modèles sociaux et religieux traditionnels qui perduraient. On peut ainsi interpréter la crise personnelle de Lang comme le symptôme d'une « crise » culturelle et sociale plus profonde qui dut toucher plus d'un progressiste, y compris le clergé joséphiste. C'est donc peut-être tout à fait ailleurs que là où les services de police voulait à tout prix la déceler qu'on peut établir la fameuse corrélation entre la « messe de Lukov » et les « milliers de lettres » de la cure de Lukov.

On peut supposer que Lang et ses amis restèrent à de nombreux égards des Joséphistes modèles, doués de hautes exigences morales concernant les hommes d'Église, qu'ils considéraient comme des « précepteurs du

peuple » de bonne éducation et s'efforçant d'élever les simples sujets. D'un autre côté, ils constituent l'une des rares illustrations directes des thèses de Rousseau et Kant ayant débordé les limites du Joséphisme. Si l'admiration que nourrissaient ces jeunes gens pour la Révolution provenait certainement aussi de leur estime pour « l'œuvre de raison » réalisée par les Lumières, la Révolution faisait également partie des idées développées par Kant et ses théories de sortie des peuples d'un état de minorité. Cette Révolution leur permettait donc non seulement de mettre à l'épreuve les idées de Kant, mais aussi, entre autres, de conceptualiser leur attitude envers différentes formes de régimes politiques dont ils connaissaient les archétypes grâce à la philosophie française, avec notamment Montesquieu et Rousseau.

On peut penser que le groupe de prêtres attendait d'une éventuelle révolution dans les Pays habsbourgeois qu'elle mît fin au célibat : il n'est pas rare à l'époque d'assister à l'expression de sentiments de torture morale et physique provoquée par la nécessité de préserver la pureté corporelle. Et même cette « attente des Français », qui devait pourtant déboucher sur une amère déception après les deux occupations de la Moravie par les armées de Napoléon, ne fut pas un fait isolé dans les Pays tchèques.

Cette plongée dans l'univers intellectuel des disciples de Dobrovský révèle en définitive la « frustration » d'une génération dont la formation aux principes du Joséphisme et des Lumières fut interrompue de manière précoce, au seuil de la vie active, et qui fut par la suite confrontée au monde conservateur de l'Autriche de François II et à l'autorité renouvelée de l'Église catholique romaine et ses formes « baroques » de piété. Ces jeunes gens à l'éducation joséphique durent donc, d'une part, faire face à une certaine forme de pression obscurantiste, et, d'autre part, prendre position face aux courants les plus radicaux des Lumières et face à la Révolution française.

La question reste donc ouverte de savoir dans quelle mesure on peut considérer les opinions politiques et religieuses plutôt radicales des jeunes prêtres de Moravie comme représentatives, comme un courant de pensée (ou plutôt un sentiment existentiel) plus vaste et commun à toute une partie de leur génération, ou au contraire comme un cas spécifique et exceptionnel. Il est possible, voire probable, que ces opinions et ces doutes aient été partagés par d'autres jeunes Joséphistes et progressistes, y compris des prêtres, désenchantés par cet inespéré « crépuscule du siècle des Lumières ». On peut quoiqu'il en soit avoir la certitude que les documents conservés de la main de ces jeunes gens représentent clairement la source manuscrite la plus riche des Pays tchèques en ce qui concerne une relation positive (et longuement réfléchie) des dignitaires du bas clergé envers la Révolution

française. Dans le milieu des clercs des Pays tchèques et des penseurs « sans privilèges » de la fin du XVIII^e siècle, il s'agit aussi d'une influence quasi unique de la pensée de Rousseau et Kant sur le clergé catholique⁴⁴.

Daniela TINKOVÁ

Ústav českých dějin (Institut d'Histoire des pays Tchèques)

Univerzita Karlova v Praze, Filozofická fakulta

nám. Jana Palacha 2

116 38 Praha 1

daniela.tinkova@ff.cuni.cz ; daniela.tinkova@gmail.com

Traduit par Benoit Meunier (et l'auteur). Traductions de l'allemand par
l'auteur.

(44) Il nous semble enfin indispensable de remercier les services de police des villes de Znojmo, Brno et Vienne, grâce auxquels ont été conservés jusqu'à nos jours cette liasse exceptionnelle d'écrits rédigés par les jeunes prêtres. Sans leur intervention opportune, une partie de ces documents précieux aurait très certainement été détruite, et le reste, qui constitue le fruit de leur consciencieux labeur, n'aurait jamais existé.